

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## ***La vie arrachée* de Michèle Mailhot**

Un journal bien sobre

Michèle Mailhot, *La vie arrachée*, Montréal, La Presse, coll. Cahiers, 1984, 100 page

André Renaud

---

Numéro 34, été 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39554ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Renaud, A. (1984). Compte rendu de [*La vie arrachée* de Michèle Mailhot : un journal bien sobre / Michèle Mailhot, *La vie arrachée*, Montréal, La Presse, coll. Cahiers, 1984, 100 page]. *Lettres québécoises*, (34), 51–52.

---

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# La vie arrachée

de Michèle Mailhot

## Un journal bien sobre

«Je suis moi-même la matière de mon livre», écrit Montaigne, au XVI<sup>e</sup> siècle, en exergue aux *Essais* qui le rendront célèbre. Et pourtant, l'anecdote biographique, l'événement qui est «réellement advenu», tel jour de tel mois, l'intéresse assez peu. Disons plutôt qu'il en use avec discrétion — réticence? — et qu'il le transforme en prétexte pour entrer en lui-même disserter sur son être intime et se mesurer par rapport aux grands problèmes de la vie.

Vu dans cette perspective, Montaigne apparaît comme un précurseur et, déjà, comme un écrivain moderne. À sa façon et toute proportion gardée, il annonce Michèle Mailhot.

Il annonce Michèle Mailhot en ce que *La vie arrachée* se présente comme une introspection dont le matériau biographique et événementiel est délibérément sacrifié à la réflexion personnelle de l'auteur. Il peut sembler y avoir là un terrible paradoxe, mais essayons de voir si l'écrivain réussit à justifier sa démarche et son propos.

D'abord le dessein de l'ouvrage! Et là-dessus Michèle Mailhot s'exprime sans équivoque. Depuis la tendre enfance, elle rédige un journal intime dont les cahiers s'accumulent avec une telle générosité qu'à l'âge adulte, ils constituent un fort ensemble de quarante-trois. Journal intime et journal secret, puisque les passages les plus «spectaculaires» ou les plus dramatiques, l'écrivain a choisi de les camoufler par le recours au langage codé. Nous apprenons en outre que certains autres extraits ont été détruits et que l'auteur ne nous livre pas les textes qu'elle a retenus *in extenso*, mais qu'elle y a par-

fois retravaillé, pour les adapter, sans doute, à une perspective et à un niveau de conscience plus actuels.

Qui parle de secret évoque souvent la pudeur avec laquelle l'âme, surtout jeune, livre ce qui la touche au plus profond, ce qui l'a bouleversée, émue, enthousiasmée, ce qui l'a étonnée, interdite, stupéfaite, ce qui, en un mot, a poussé la vie à prendre un cours inattendu. Il est des coups que l'on doit encaisser, si tant est vrai que l'on aime à vivre; les secousses qu'ils ont provoquées dans le réel quotidien, les êtres chers qu'ils ont élaboussés au passage, les transformations matérielles qu'ils ont occasionnées, on préfère souvent les garder sous silence pour n'exprimer, à haute voix, que les grandes leçons de vie que l'on en a tirées.

Telle est, me semble-t-il, la démarche de Michèle Mailhot dans cet ouvrage dont les sources sont si abondantes mais dont le résultat écrit paraîtra si discret. Pourquoi avoir évoqué plus haut l'hypothèse du paradoxe? Parce que certains mémorialistes — hommes d'État à la retraite ou vedettes périlicantes — ont accoutumé leurs lecteurs au rappel minutieux d'incidents et d'épisodes innombrables où figurent les noms des protagonistes et où abondent une manne de détails théâtraux. D'autres se montreront plus pondérés, mais il n'en reste pas moins que leurs confidences auront toujours comme tremplin une réalité nommée de propos délibéré et dont le cours se déroulera généralement dans le livre selon la méthode chronologique ou thématique.

Ça n'est pas de cette façon-là que Michèle Mailhot perçoit sa démarche; ça



Michèle Mailhot

n'est pas le sens (sensationnel) qu'elle entend donner à son récit. Par rapport aux choses qui sont survenues dans sa vie et aux êtres qui les ont vécues avec elle, elle affiche d'emblée une volonté de sobriété rigoureuse. Comme si elle voulait que «l'acte littéraire», comme elle dit elle-même, soit également, dans certains moments opportuns ou appropriés, un acte silencieux, d'un silence pour ainsi dire efficace et... littéraire.



MICHÈLE  
MAILHOT

La  
vie  
arrachée

Mémorialiste dont le propre est de raconter des souvenirs, Michèle Mailhot retient bien plus les souvenirs de l'âme que ceux de la mémoire. Et c'est à pas feutrés qu'elle rentre dans les lieux où reposent le père et les fils qu'elle a perdus ou les autres visages aimés durant les diverses étapes de la vie. Ce qu'elle retire du passé, comme en l'expurgeant, c'est l'essentiel, c'est-à-dire ce qui a façonné son âme et marqué sa perspective existentielle.

Pour elle, la succession des événements débouche sur la littérature qui, à son tour, devient un acte de vivre, à l'instar du François Galarneau de Jacques Godbout (*Salut Galarneau*) qui aspire au moment où vivre et écrire (vécrire) formeront un seul et même acte. Dès lors ni les contingences ni les accidents du parcours ne méritent d'être consignés. Seule compte ce qui s'élève au-dessus, qui prend une nouvelle transparence et qui s'appelle réflexion.

Quant à l'écriture elle-même, elle est ici pratiquée avec mesure, élégance et sobriété et cela rejoint les qualités du fond. Le fond, c'est la forme? Le style, c'est l'homme (la femme)? Jamais je n'ai autant que maintenant cru en ces vieilles sentences. Avec *La vie arrachée*, Michèle Mailhot abonde dans le même sens. □

Michèle Mailhot, LA VIE ARRACHÉE,  
Montréal, La Presse, coll. Cahiers, 1984,  
100 pages.

## Deux ouvrages étranges

### 1. Jean-Paul Desbiens

En 1983, quelque vingt ans après la parution des *Insolences du frère Untel*, Radio-Québec prenait l'heureuse initiative d'interviewer le célèbre mariste, pour sa série intitulée *Visages*. Cette interview a été faite par Louise Bouchard-Accolas qui la reproduit dans le livre dont je traite ici.

Parlons d'abord de Jean-Paul Desbiens, dans le but bien précis de tirer les choses au clair. Pour l'auteur des *Insolences*, l'admiration des Québécois est profonde et sincère. Paru en 1960, au moment où allait cesser la «grande noirceur» et à l'aube de la Révolution tranquille, l'ouvrage courageux et éclatant de Desbiens allait donner un coup de barre vital et décisif à la barque québécoise. En dénonçant l'aridité intellectuelle et les carences du «dire» national, le Frère Untel appelait la modernité de toute sa candide conviction et son appel, largement diffusé a été, je crois, entendu largement.

Parce qu'il venait de provoquer, au sein de sa communauté comme au sein de toute la cléricature et de tout le clergé du Québec (sauf exceptions) un remous aussi profond qu'inattendu, le frère fut contraint au silence et, par mesure de précaution, exilé avec consigne de mutisme. Cette mesure à la fois compréhensible et stupide augmenta, sinon la valeur essentielle de l'ouvrage, sûrement la popularité de son auteur qui, soumis et sans remords, s'en alla étudier à Rome et ailleurs en Europe.

Il revint, publia *Sous le soleil de la pitié* (1965) et autres ouvrages, passa du côté des bureaucrates silencieux et laborieux, fit entendre sa voix en écho de temps à autres, sans jamais abandonner son premier engagement d'homme de Dieu et d'homme de communauté. Avec plusieurs autres qui se sont exprimés par divers moyens et dans diverses avenues,

il a directement contribué à l'essor de ses compatriotes.

L'ouvrage que nous présentent les éditions JCL est d'une facture étrange. Le massif principal en est constitué de cette interview accordée par le frère devenu supérieur de sa communauté. Dans un bloc qui est suivi d'un album-photos commenté par Desbiens, on a intercalé le texte d'une conférence que ce dernier prononçait à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal, en octobre 1965 et intitulée *Pourquoi écrire*.

Cet arrangement du livre, pour farfelu qu'il soit, est le fait d'une jeune femme dont l'initiative me paraît relever d'un sentimentalisme admiratif et d'un attachement lyrique qui ont peu à voir dans une entreprise littéraire du genre. L'interview et le reportage peuvent, certes, être marqués par le respect et l'adhésion, mais ici, il s'agit d'une révérence béate et juvénile, qui, d'ailleurs est le fait d'une déclaration voulue et réitérée.

